

Seulement son œil en vaisselle paraissait, veron et contrastait avec l'autre qui était brun.

Les traces laissées par la maladie sur la figure d'Ursule randaient un peu plus frappant son cachot de beauté.

Sa figure avait conservé sa fraîcheur et son incarnat.

Ses joues étaient toujours veloutées comme des pêches mûres. Seulement son haleine était un peu forte.

Bénoni ne s'en apercevait pas beaucoup parce que lui-même il sentait le bouc.

L'expansionnaire de l'Hôtel Payotte entra dans la cuisine. Il échangea avec son amant une douce poignée de main et lui appliqua sur la joue un bec des plus sonores.

La comtesse était absente. Elle était sortie en voiture pour faire une promenade jusqu'à St. Sauveur.

Ursule et Bénoni eurent ensemble une de ces conversations comme les amoureux seuls dans notre pays peuvent en avoir.

C'était les tendres effusions de deux cœurs qui se comprenaient; comme l'a dit le poète anglais, c'était:

Two souls but one single thought;
Two hearts that beat like one.

Bénoni sortit de sa poche une palotte de gomme et dit à sa bien-aimée:

— Voux-tu machouiller de la bonne gomme.

— Jo penserais, cher!

Puis les deux amants assis sur un banc-lit commencèrent à se faire aller les machoires mélancoliquement les yeux tournés vers le plafond.

Après un silence de quelques instants Bénoni reprit:

— Ou, c'est de la bonne gomme d'épinette.

— Je penserais, répondit Ursule qui d'un coup de langue fit rouler sa gomme d'une joue à l'autre.

Bénoni resta rêveur quelques instants. Il serra tendrement la main d'Ursule, poussa un profond soupir et dit:

— Chère belle guéule! A qui quo t'es?

— A poué, chor.

Nos deux amants se rapprochèrent.

Bénoni passa le bras autour de la taille de son amant.

Ursule laissa tomber sa tête sur l'épaule de Bénoni.

Sa chovelure parfumée avec de l'huile de rose se frotta contre les joues de Bénoni.

Celui-ci soupira de nouveau et dit:

— On s'aime ben, hein!

— Oui, un peu croche, répondit Ursule en ôtant ses mains de dedans celles de Bénoni et les lui passant autour du cou.

Les deux têtes se rapprochèrent. Les yeux des deux amants brillèrent du feu de la volupté.

Vous allez croire qu'ils se sont embrassés. Pas en tout. Les bouches des deux amoureux se touchèrent mais ce fut pour changer de gomme.

Puis ils machouillèrent en silence pendant quelques minutes

levant leurs regards humides de volupté vers le plafond.

Le cœur de Bénoni était un chaos d'amour, chaos qui ne pouvait être pénétré que par le feu des yeux de sa bien-aimée.

Bénoni se tourna vers Ursule, se croisa les mains nerveusement et lançant un regard suppliant vers sa fiancée, il dit d'un ton extatique:

Crache-moi dans la gueule, chère!

— Oui, mon beau rat d'or.

Les deux amants restèrent absorbés dans une contemplation mutuelle.

Bénoni avant de prendre congé d'Ursule lui expliqua ses embarras financiers.

Ursule se montra généreuse et tira de son bas un billet de \$4 de la banque Mécanique, fruit de ses épargnes qu'elle passa à son amoureux.

Ils causaient ensemble les différents événements survenus depuis le duel qui avait amené l'arrestation et l'emprisonnement de Bénoni.

Ursule conseilla à son amoureux de voir M. Caragnette le soir même.

La pauvre fille ne savait pas que l'homme au tuyau gris était l'ennemi de la famille des Boutetouches dont il avait juré la ruine.

Comme la comtesse ne devait pas tarder à arriver Ursule ne put offrir à son amant un souper en règle. Elle lui donna une tourtière froide qu'il arrosa avec une tasse de thé qu'elle venait d'échander.

Pendant que Bénoni savourait ce repas improvisé une ombre se dessinait au fond du jardin.

C'était Cléophas qui arrivait chez la comtesse pour lui annoncer l'événement tragique de Ste. Thérèse.

La porte de devant était barrée. Cléophas, qui avait frappé plusieurs coups sans attirer l'attention des amoureux de la cuisine, clancha rigoureusement.

Ursule alla ouvrir.

En reconnaissant Cléophas elle poussa un cri.

Le globe de la lampe à côté d'elle qu'elle tenait à la main tomba sur le plancher et se cassa en mille miettes.

La lumière s'éteignit.

Un coup de feu retentit et une balle, après avoir sifflé aux oreilles de Cléophas, alla se loger dans le grecan bond d'Ursule qui était retournée pour aller éteindre une allumette.

Heureusement elle ne fut pas blessée. La balle s'amortit dans cinq ou six copies du *Nord* et du *Nouveau Monde* que la jeune fille avait placés sous sa jupe afin de produire une apparence svelte dans son arrière-train, comme les dames de la ville.

(La suite au prochain numéro)

Maxime qui est un vrai fesse-Mathieu se trouvait, on ne sait comment dans le paradis du Théâtre Royal l'autre soir avec son neveu. Celui-ci, jeune espiègle de douze ans se penche démesurément en dehors du garde-corps.

— Fais donc attention, lui dit son oncle, si tu tombais dans un de ces sièges d'orchestre que voilà, on m'obligerait à payer un écu de plus.

LE VRAI CANARD.

MONTREAL, 29 MAI, 1830.

CONDITIONS :

L'abonnement pour un an est de 50 centins payable d'avance, pour 6 mois 25 cents.

Le *Vrai Canard* se vend 8 centins la douzaine aux agents qui devront faire leurs paiements tous les mois.

10 par cent de commission accordée aux agents pour les abonnements qu'ils nous feront parvenir.

Les frais de Poste sont à la charge des Editeurs. *Greenbacks* reçus au pair.

Adresse :

H. BERTHELOT & Cie
Boite 2144 P. O. Montréal.

AGENCE DE QUEBEC.

M. F. Béland, marchand de Tabac et de Journaux, No. 264 rue St. Jean, est notre seul agent autorisé à Québec pour recevoir les abonnements ou les annonces.

UNE DISCUSSION POLITIQUE.

Monsieur Ladouceur, un bon conservateur du faubourg Québec, se promenait sur le pont samedi dernier en compagnie de M. Labonté, un des admirateurs des principes libéraux.

Ecoutons leur conversation.

M. LADOUCEUR.—Il y a une chose qui me dégoûte de la politique, c'est la polémique acrimonieuse des grands journaux. Les journalistes ne peuvent plus discuter une question sans s'injurier réciproquement. Rien de plus sale que les insultes qu'ils se lancent.

M. LABONTÉ.—En effet, vous avez raison, c'est rendu au point qu'un homme aujourd'hui doit déplier son journal avec des pincettes. Souvent il m'arrive de jeter ma gazette à terre lorsque je n'en ai lu que la moitié. Je songe déjà à discontinuer mon abonnement, car des journaux comme ça, j'ai honte de les recevoir dans ma famille.

M. LADOUCEUR.—C'est vrai, ce que vous dites là. Il est digne de recevoir ces feuilles. Elles sont de véritables aiguilles. Elles nous dégradent et nous avachissent. Elles sement la discorde parmi nos compatriotes dans un moment où il nous importe tant d'être unis. La presse quotidienne aujourd'hui exerce une influence délétère sur la société, c'est une école de grossièreté et de diffamation. On y lit du mauvais français et des expressions de porte-faix.

M. LABONTÉ.—Pour ma part, je ne vois pas pourquoi nous ne discuterions pas la politique librement et sérieusement sans avoir recours à des paroles acrimonieuses. Dans un débat l'on doit causer avec sang-froid et décour et sans se montrer l'esprit et blesser les sentiments de son adversaire. De fait, nous devrions discuter la politique comme si nous parlions des améliorations à faire dans une rue ou de la coupe de son tailleur.

M. LADOUCEUR.—Je pense absolument comme vous. Je ne comprends pas comment des hommes

peuvent avoir l'esprit assez étroit et si peu de respect pour les convenances, pour donner en public le spectacle honteux de tous les scandales lorsqu'ils discutent la politique. Notre presse quotidienne est une véritable sentine de saleté pour le pays.

M. LABONTÉ.—Je suis venu à penser que ces journalistes sont des espèces d'idiots; car c'est certainement la marque d'un esprit faible de considérer des injures comme des arguments et la force brutale comme de la logique. Je suis et j'ai toujours été un libéral, mais je puis exprimer avec délicatesse ma désapprobation des idées conservatrices. Si je ne pouvais pas discuter sans me mettre en colère, je ne parlerais jamais de politique.

M. LADOUCEUR.—Vous êtes parfaitement correct là, Monsieur Labonté. Quoique je sois un conservateur convaincu, chaque fois que j'argumente avec vous sur des questions politiques, la discussion est amicale et agréable. Nous échangeons nos idées avec profit et nous savons élaguer de notre controverse les expressions blessantes ou grossières qui caractérisent le ton de la discussion chez nos journalistes.

M. LABONTÉ.—(avec un peu de chaleur)—Je voudrais trouver cette délicatesse chez les rédacteurs de la *Minerve*. Je ne trouve rien de plus écoeurant que les articles de ce sale torchon conservateur. Un de mes voisins me l'apporte tous les matins. Ce voisin est ignorant comme un âne et ne sait ni lire ni écrire. Il reçoit la *Minerve* comme s'il y était obligé par dévouement à son parti. Lorsqu'il me fait lire un article, je sens comme une infection dans l'air et je suis presque étouffé.

M. LADOUCEUR (élevant la voix et prenant le bras de son ami)—La *Patricien* ne vaut guère mieux. Ce chiffon rouge n'est pas d'autre chose qu'un bâtarde de l'ancien *Avenir*, l'organe des impies et des libres-penseurs. Ses articles ne sont que des engueulements et ne prouvent rien. On y entasse mensonge sur mensonge. Les rédacteurs sont des supports de Voltaire et ils ont pour devise les mots: "Mentons, mentons, il en restera toujours quelque chose." J'ai vu la *Minerve* lorsqu'elle parlait avec hardiesse et qu'elle stigmatisait les scandales du parti libéral. Il faut que les dénunciations de notre organe éclatent comme la voix terrible du tonnerre pour réveiller le peuple au sentiment du danger qui le menace, pour opposer une digue puissante aux flots envahisseurs des idées révolutionnaires qui gorgent dans le programme occulte des libéraux. Il faut que le peuple sache qu'il a affaire à des hommes immoraux qui conspirent en secret pour plonger le pays dans les horreurs de la commune.

M. LABONTÉ.—(se fâchant) Eh, blasphème! le parti libéral est le seul protecteur de nos libertés et de notre constitution, le seul capable d'empêcher le Canada de tomber dans le gouffre de la banqueroute où veulent le plonger les ministres tarés d'Ottawa et de Québec. Laissez